



Alain Dister + les étudiant·e·s de l'ENSA Bourges

We Can Turn the World Around

VERNISSAGE LE JEUDI 18 AVRIL À 18H

EXPOSITION DU 19 AVRIL AU 9 JUIN 2024

EN-
SA

ÉCOLE
NATIONALE
SUPÉRIEURE
D'ART DE
BOURGES /

LA BOX

GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

9 rue Edouard Brantly - BP 297

18008 Bourges cedex - Tél. : 06 07 62 63 38

la.box@ensabourges.fr - www.ensabourges.fr

Alain Dister + les étudiant·e·s de l'ENSA Bourges

We Can Turn the World Around*

[Nous pouvons changer le monde]

* Vers de la chanson *People Have the Power*,
Patti Smith & Frederick Dewey Smith,
Dream of Life, Arista Records, 1988.

**EXPOSITION DU 19 AVRIL AU 9 JUIN 2024
DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 15H À 19H**

VERNISSAGE LE JEUDI 18 AVRIL À 18H

*« Une vague est passée. Elle va vous atteindre.
Ici, il n'y a qu'à attendre la prochaine.
Mais toutes ces vagues qui viennent tout à tour,
génération après génération, s'étendre sur la terre ne
portent qu'un nom :
la jeunesse. »*

— Alain Dister

Des années 60 au début des années 2000,
Alain Dister a documenté la contre-culture,
en tant que rock critic, écrivain et photographe.

Des coulisses de concerts aux communautés hippies,
des interstices urbains aux regroupements de la
Fête de l'Huma, il s'est aussi intéressé à tout ce qui
échappait à la lumière des projecteurs officiels. Son
regard, graphique et singulier, a été celui d'un homme
curieux de son époque, en quête de partage, libre et
lucide. Toujours en éveil sur les émergences. Toujours
fraternel, un œil sur les marges et la jeunesse porteuse
de changements, des États-Unis au Japon en passant
par Paris, Londres, Bordeaux, Bourges...

L'exposition **We Can Turn the World Around** retrace une partie de cette aventure en mettant en dialogue les foules (qu'elles soient politiques ou celles de concerts) photographiées par Alain Dister, l'un des fondateurs du magazine Rock&folk, qui déploie une œuvre documentaire saisissante.

En regard, sont présentées les réalisations des étudiant-e-s de l'ENSA Bourges conçues pendant le workshop mené par la curatrice et critique d'art Émilie Flory et Éric Aupol, enseignant en photographie à l'école. Leurs productions traduisent leurs révoltes, leurs combats, ce qui compte encore dans les cultures à la marge, presque 60 ans après les premières images d'Alain Dister.

Le groupe a sélectionné des images d'Alain Dister à partir des planches contacts. Les étudiant-e-s ont également construit la trame narrative de l'exposition et travaillé sur les images pour préparer les tirages.

Un deuxième temps de travail et d'investissement pour l'exposition s'est produit à l'occasion d'un workshop commun proposé par les ateliers photographie et édition. Ce cadre de collaboration a permis aux étudiant-e-s de travailler aussi à partir des articles et textes d'Alain, de penser des affiches, fanzines, stickers mettant en lien leur regard, leurs images, leurs travaux avec le sien.

ÉQUIPE CURATORIALE

Émilie Flory, Éric Aupol et les étudiant-e-s du workshop We Can Turn the World Around

L'équipe curatoriale remercie chaleureusement l'Association Alain Dister, Mme Marie-Hélène Fraïssé, Élise Bérumont et Thomas Sicard pour nous avoir permis de plonger dans quarante ans d'archives avec confiance, ainsi que Jenny Mary, responsable de l'atelier photographie et Hugo Bonnet-Massip, responsable de l'atelier édition pour leur travail remarquable dans la production et l'accompagnement de cette exposition.

SALLE 1

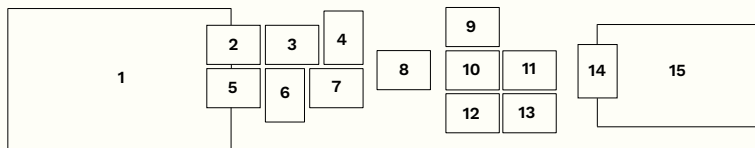
En regard de l'exposition, sont présentées dans cette première salle les réalisations des étudiant·e·s de l'ENSA Bourges conçues pendant le workshop mené par la curatrice et critique d'art Émilie Flory, et Éric Aupol, enseignant en photographie à l'école. Leurs productions traduisent leurs révoltes, leurs combats, ce qui compte encore dans les cultures à la marge, presque 60 ans après les premières images d'Alain Dister.

MUR DE PLANCHES CONTACTS D'ALAIN DISTER

de gauche à droite sur le mur

- Rebecca Babillot (L1), *plus de meufs sur scène*, collage
- Alain Dister, *Réunion au Culbuteur*, Paris, janvier 1973
- Xiyu Huang (M1), affiche(s) de l'exposition
- Lou Vacquie (L2), affiche des concerts de finissage *Tribute to Alain Dister*
- Paolo Huertas (L2), *Suite à un avis défavorable...*, édition ; affiche de l'exposition, sérigraphie
- Alain Dister, *Frank Zappa and Mothers*, Paris, 6 septembre 1974
- Rebecca Bobillot (L1), *I'm not kidding*, collage
- Charline Berhuy (L2), *Dogs and Dister*, affiche de la couverture de l'édition
- Xiyu Huang (M1), affiche de l'exposition
- Alain Dister, *Finchley Road*, Londres, juillet 1972
- Nina Jovanovic (L1), stickers
- Atelier Édition, sérigraphie murale d'une page de *Rock and Folk*
- Léonie Letellier (L1), *Une petite américaine*, impression d'un article d'Alain Dister ; transfert mural de documents photographiques
- Alain Dister, *Concert Hubert-Félix Thiéfaine*, Rouen, mai 1983
- Sara Gleize (L1) & Maina Lebon-Fromet (L1), sérigraphie à partir d'un texte d'Alain Dister
- Charline Berhuy (L2), *Dogs and Dister*, édition
- Yuyang Chen (L1), *Punk Hong Kong*, édition
- Oscar Guérin (L2), affiche, impression jet d'encre ; texte d'Alain Dister sur calque (multiple)
- Clem Caçat (L3), trois sérigraphies avec reprise de photographies d'Alain Dister
- Tanguy Bret (L2), leporello en impression jet d'encre, couverture avec citation d'Alain Dister, gravure 3D
- Rebecca Bobillot (L1), *All girls to the front ; Ne juge pas une gonzesse sur scène*, collages
- Léa Pauly (L2), installation photographique, impressions jet d'encre

MUR A



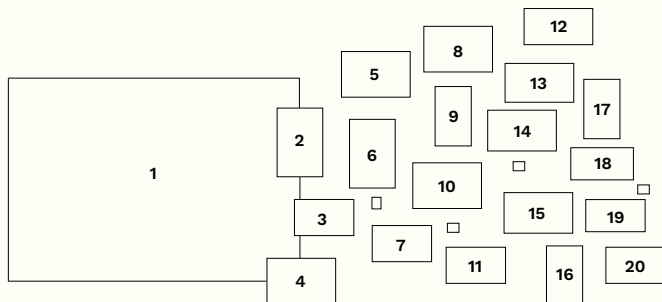
ALAIN DISTER

- 1 *Affiches, rue de Francfort-sur-le-Main, septembre 1968 (papier peint)*
- 2 *Manifestation contre la remise de prix de la Paix à Léopold Sédar Senghor, Francfort, 1968*
- 3 *Manifestation dans les rues de Francfort, Francfort, 1968*
- 4 *Manifestation CGT, Lorraine, 23 mars 1979*
- 5 & 6 *Manifestation contre la remise de prix de la Paix à Léopold Sédar Senghor, Francfort, 1968*
- 7 *Fête de la moto, Rungis, 22 octobre 1972*
- 8 *Rue de Paris, avril 1972*
- 9 *Manifestation de femmes, Washington, 1981*
- 10 *Fête de l'Humanité, Paris, 10 septembre 1977*
- 11 *Marche Act-Up avec Aides, Paris, 1994*
- 12 *Fête de l'Humanité, Paris, 9 septembre 1972*
- 13 *Crack de Wall Street, New York, octobre 1986*
- 14 *Manifestation de femmes, Washington, 1981*
- 15 *Concert de Cream, Palais des Sports, Paris, 1er juin 1967 (papier peint)*



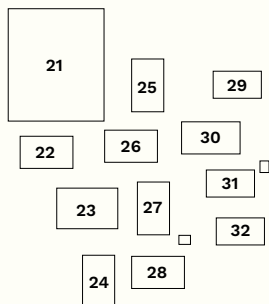
- 16 *Parade des "Mets", New York, octobre 1986*
- 17 *King's Road, Londres, juillet 1972*
- 18 *Rue de Londres, avril 1977*
- 19 *Parade des "Mets", New York, octobre 1986*
- 20 *Scènes de Paris, Paris, 1972*
- 21 *King's Road, Londres, juillet 1972*
- 22 *King's Road, Londres, juillet 1972*

MUR B



ALAIN DISTER

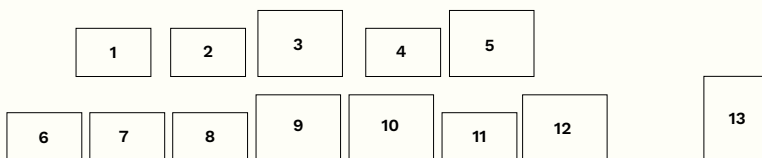
- 1 *Rues de Londres*, avril 1977
- 2 *New York*, 1994
- 3 *Jean-Louis Aubert, concert de Téléphone*, juillet 1978
- 4 *MC5, Bataclan*, Paris, 29 novembre 1972
- 5 *Départ du festival sur l'île de Wight*, Île de Wight, 1968
- 6 *Festival sur l'île de Wight*, Île de Wight, 1968
- 7 *Jerry Garcia et Bob Weir, concert The Grateful Dead*, San Quentin, 1968
- 8 *Concert de The Rolling Stones*, Madison Square Garden, 12 décembre 1981
- 9 *Cher*, Los Angeles, août 1966
- 10 *30^e anniversaire du Punk*, Newcastle, mai 2006
- 11 *The Beach Boys*, Los Angeles, juillet 1966
- 12 *Jimi Hendrix*, Le Bourget, mars 1967
- 13 *Dee Dee Ramones*, Angleterre, décembre 1977
- 14 *Backstage à Dingwalls*, Londres, décembre 1984
- 15 *Fête de L'Humanité, Paris*, 9 septembre 1972
- 16 *David Johansen & Syl Sylvain*, The New York Dolls, Paris 1973
- 17 *Janis Joplin*, San Francisco, 1967
- 18 *Jimi Hendrix*, Paris, mars 1967
- 19 *Lux Interior, concert The Cramps au CBGB*, avril 1978
- 20 *Frank Zappa*, Hollywood, Los Angeles, juillet 1966



- 21 Affiche réalisée par Hugo Bonnet-Massip, responsable de l'atelier édition
- 22 *Patti Smith*, Paris, octobre 1976
- 23 *Train fantôme, Fête de L'Humanité*, Paris, 10 septembre 1972
- 24 *Nico*, Paris, 1972
- 25 *The New Dolls*, Paris, novembre 1973
- 26 *Brian Eno au Georges V*, Paris, 1974
- 27 *Steve Allen, concert de Gong*, Nancy, octobre 1974
- 28 *Stevie Ray Vaughan, concert Montreux*, juillet 1985
- 29 *Bob Marley*, Paris, novembre 1978
- 30 *Concert de Téléphone*, Marseille, 31 janvier 1981
- 31 *The Mother of Invention*, Hollywood, Los Angeles, juillet 1966
- 32 *Cream, Palais des Sports*, Paris, 1er juin 1967
- Stickers réalisés par Nina Jovanovic (L1)

MUR C**ALAIN DISTER**

- 1 *Camden*, Londres, décembre 1977
- 2 *Concert de Motörhead*, Londres, septembre 1986 (papier peint)
- 3 *Concert de Jerry Lee Lewis, Fête de L'Humanité*, Paris, 8 septembre 1973 (papier peint)

MUR D**ALAIN DISTER**

- 1 *Simon Gallup et Robert Smith*, Londres, 1985
- 2 *Keith Richards*, Paris, septembre 1988
- 3 *Hippies chics à boucles d'oreilles*, New York, 1966
- 4 *Lemmy Kilmister, Motörhead*, Paris, novembre 1987
- 5 *Lou Reed à L'Olympia*, 1974
- 6 *Tina Turner*, Los Angeles, juillet 1966
- 7 *Mick Jones, The Clash*, Paris 1977
- 8 *Joe Ramone et Gaye Advert*, Londres, 1978
- 9 *Aylesbury*, 1977
- 10 *Scarlett*, Londres, 1981
- 11 *Joe Ramone et Gaye Advert*, Londres, 1978
- 12 *Les Calamités*, Rouen, novembre 1983
- 13 *Rues de Londres*, Londres, juillet 1972



Alain Dister

Photographe et écrivain, Alain Dister a été le témoin privilégié de la culture rock, des années 60 à 2008.

Du *Summer of Love* de San Francisco aux punks japonais des années 1990, on le trouve constamment sur les scènes émergentes, aux côtés de **Jimi Hendrix**, **Led Zeppelin**, **Pink Floyd**, **Frank Zappa**...

Reporter légendaire des premières heures de *Rock&folk*, il écrit de nombreux ouvrages sur les musiques, les contre-cultures et leurs grandes figures.

Son travail photographique, entre documentaire et création, témoigne d'une approche singulière, à la fois tendre et objective, sur plusieurs générations de la *Youth Culture*.

Il photographie, raconte les concerts, les rassemblements historiques, mais aussi les groupes *backstage*.

Marqué par la *Beat Generation*, il rencontre souvent ses principaux acteurs comme **Ginsberg** ou **Corso**, et traverse pendant quarante ans l'Amérique du Nord en tous sens, captant au passage les routes, paysages, ambiances, bikers, motels, frontières, graffitis.

Devenu lui-même une icône rock, l'emblème du rock critic, Alain Dister a exposé son travail de photographe dans des musées et galeries du monde entier.

Né à Lyon, le 25 décembre 1941, Alain Dister est décédé à Paris, le 2 juillet 2008.

Émilie Flory

Émilie Flory est commissaire d'exposition et critique d'art, membre de l'AICA France.

Elle collabore régulièrement avec des partenaires publics et privés, défend la jeune création dans la plupart de ses projets et coproductions. Elle travaille souvent avec des jeunes artistes n'ayant pas ou peu exposé et accompagne des artistes émergents.

Émilie Flory connaît bien le mistral, la tramontane et le quartier de la Banane à Paris. Elle aime le rock, les contre-cultures, San Francisco et la bière.

<https://emilieflory.fr/>



Préface de l'ouvrage **Couleurs Sixties**



La France était grise. Ailleurs, le soleil brillait. Ailleurs, l'on rêvait en Technicolor. La bande-son, le *beat*, venu de Californie, allait se répandre dans le monde.

Et on dansait dans les parcs, jusqu'au bout de l'extase, à quelques mètres des amplis du **Grateful Dead**, de **Country Joe**, du **Jefferson Airplane**.

Le rock était comme le reste du monde, psychédélique. Davantage qu'une musique : le rythme d'une révolution en marche.

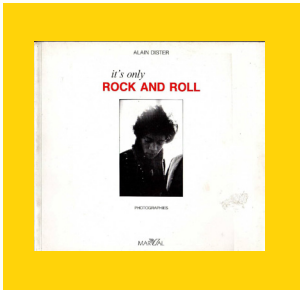
Une révolution tendre et sensuelle, amoureuse et fraternelle.

Un beau jour de juillet 1966, je me suis donc embarqué vers la terre promise, avec pour tout bagage un boîtier reflex et trois objectifs, bien décidé à réaliser des portraits de musiciens. Un autre univers s'est alors imposé. Celui d'une Amérique en pleine ébullition. La couleur explosait, dans les vêtements, les chevelures, les idées. À chaque instant il fallait tout embrasser d'un regard neuf, se mettre au diapason d'un monde en mouvement, se laisser emporter par la vibration. S'inventer une vie. Devenir, le temps d'un été, un autre personnage que

cet adolescent de banlieue, laissée loin derrière avec la famille. Décrocher d'une existence programmée pour se lancer dans une grande aventure. Le voyage. Tout deviendrait alors possible. Et l'on irait refaire le monde à l'image de nos rêves.

"Not necessarily stoned, but beautiful" (**Jimi Hendrix**). La photographie, main tendue vers l'autre, serait aussi un guide pour tenter de comprendre ce dérèglement des sens de toute une société – tout en s'y intégrant avec bonheur. Je n'avais pas le sentiment de faire un travail de reporter. Plutôt d'écrire, en images, un carnet de route, avec ses amitiés, ses lieux de vie transitoires, le quotidien de la rue, les souvenirs de concerts. La trace, subliminale, d'amours éphémères. Tel l'éclair du flash inscrit sur la rétine, la vision éblouie de ces hippies days ne s'est jamais complètement évanouie.

— Alain Dister, mars 2006



Pourquoi mai 68 ?

Dur d'être un jeune dans la France des années soixante. Quand il faut assumer tout le passif de la génération précédente. La guerre, l'occupation. Première défaite. Première honte. Puis les guerres coloniales, Indochine, Algérie. 28 mois et 28 jours, sacrifiés dans les djebels. Autant dire, quand on a vingt ans, une vie. Les copains qui reviennent estropiés, traumatisés, apeurés, pressés d'oublier tout ça et de rentrer dans le rang, mariage, enfants, boulot. Plutôt que d'offrir une deuxième chance à leur jeunesse perdue. Certains vont essayer. Quand même. **Danyel Gérard**, premier sérieux chanteur de rock, issu de l'immigration arménienne, va connaître un prometteur début de carrière, aussitôt bousillé par ses années sous les drapeaux. Lorsqu'il en reviendra, ce sera pour constater que des gamins à peine plus jeunes

ont pris la relève. Ils viennent de bandes se disputant le territoire parisien, entre la Trinité, le Square Saint-Lambert, et le marché Malik, les **Johnny Hallyday**, **Eddy Mitchell**, **Moustique** et autres **Long Chris et ses Daltons...** Mais la plupart des premiers rockers, blousons noirs proto-voyous de banlieues (voir sur ce thème l'excellent film d'**Edouard Luntz**, **Les Cœurs Verts**), vont perdre dans les Aurès le goût de la banane gominée et du perfecto. À leur retour, ils iront pointer à l'usine et basta. Petite consolation dans le paysage français paternaliste autoritaire : l'Amérique déploie ses tentations dans tous les domaines de la culture - rock, jazz, cinéma, romans policiers. En fait, nous sommes nourris d'un imaginaire américain fort utile pour se projeter dans une autre dimension, une autre existence que celle que l'on nous propose. Autour des bases militaires de l'OTAN, les plus malins se livrent à toutes sortes de trafics, cigarettes, whiskies et rock'n'roll. **Gérard Depardieu** à Châteauroux, **Dick Rivers** à Villefranche s'approvisionnent en nouveautés toutes fraîches au PX (magasin du régiment) local. C'est un des seuls moyens d'avoir accès aux 45 tours pop et rock. Les disquaires, surtout en

province, ignorent pour la plupart de quoi il en retourne. Le rock'n'roll, il est vrai, a mauvaise presse - au sens littéral du terme. Il faut relire aujourd'hui comment les chroniqueurs du Figaro, et du Monde, méprisaient, insultaient, cette culture émergente. Et ce sera bien pire quand arriveront les premiers cheveux longs, dans le sillage des **Beatles**, des **Rolling Stones** et... d'**Antoine**. « *Cheveux longs, idées courtes* », glapit **Jean Nocher** sur Paris Inter. Dans un reportage paru vers 1966, Paris-Match ose titrer, à propos de jeunes Anglais débarquant à Paris : *cette mode nous menace*, pour quelques mèches débordant une oreille... Mais le mot est lâché : menace. La France de de Gaulle, à peine remise d'une guerre d'Algérie achevée par un départ précipité, entrevoit déjà un nouvel ennemi : le jeune. Qu'on ne peut plus envoyer se faire massacrer sur quelque champ d'horreur. Et le jeune du début des années soixante ne veut non seulement plus gâcher sa vie dans des combines politiques de vieillards, mais il réclame en plus le droit à la jouissance, autant qu'à une certaine autonomie économique. Le monde occidental ne vient-il pas de découvrir que les ados représentent des parts de

marché non négligeables, au moins dans les domaines de la mode et du loisir. Menaçant, le jeune a su l'être en réduisant en miettes le Palais des Sports, lors d'un mémorable concert de rock'n'roll. Pour sûr, **Vince Taylor** avait une autre allure que les minets standard que l'on nous présentait comme modèles. Détail, qui signe une époque : le saccage du Palais des Sports a lieu la même année, 1961, que la répression sanglante de la manifestation des immigrés algériens par le préfet **Maurice Papon**. Les medias parlèrent davantage du premier événement, et de la folle nuit rock de la Nation, que de ce qui restera comme le vrai choc de cette année-là, avec l'émergence de l'OAS. Belle ambiance ! Le rock'n'roll demeure pourtant la première brèche taillée dans le système gaulliste patriarcal hérité de la guerre (des guerres). Arrivés en 1961-1962, comme réfugiés d'Algérie, des pieds-noirs vont révolutionner les pratiques du show business, en comprenant tout simplement ce qu'attendent les jeunes – une culture, un langage, des modèles, qui leur appartiendraient en propre. Quitte à attiser un pseudo conflit de générations entre yéyés et croulants. Une émission

de radio, *Salut les Copains*, fédère un vaste mouvement. Le succès du magazine publié peu après indique assez clairement que la jeunesse de France veut qu'on prenne en compte ses désirs, ses aspirations, son existence même. Qui l'écoute ? Une deuxième brèche s'ouvre au milieu des années soixante, avec l'arrivée des beatniks. Ils sont de passage, sur la route des Indes, avec hash, battle-dress, et guitare folk acoustique à la manière **Dylan**. Dans les rues basses du Quartier Latin, vers la Huchette et le square du Vert-Galant, ils répandent les idéaux de la *Beat Generation*, l'héritage de **Kerouac**, **Ginsberg** et **Corso**. Vivre libre. Jouir sans entraves. Refuser l'aliénation du travail. Prendre le risque de l'aventure. De l'expérience. Et s'ouvrir au monde, pour mieux se découvrir soi-même. Mais les *beatniks* de 1965 nous rappellent cruellement que, au moment où nous vivons dans une atmosphère de répression (on disait « *maintien de l'ordre* »), nos voisins font la fête, pour ne pas dire la révolution. Dès 1963, la *Beatlemania* a transformé l'Angleterre, la faisant passer en quelques mois du puritanisme victorien au *swinging London*.

Les jeunes Français qui vont s'ébattre en séjour linguistique en territoire *mod*, du côté de Brighton, découvrent cette merveille : la contraception. Elle existe depuis dix ans en Grande-Bretagne, elle est interdite chez nous. En pleine campagne présidentielle de 1965, **Antoine** propose de mettre la pilule en vente dans les Monoprix (et **Johnny Hallyday** en cage à Médrano). Et il y a de bonnes âmes pour s'offusquer de cet innocent *protest-song* ! Les milieux catholiques ultra-conservateurs, proches du pouvoir, exercent leur toute puissance en obtenant la censure de films comme **La Religieuse**, de **Jacques Rivette**. Les femmes sont d'ailleurs les premières victimes d'un ordre bourgeois autoritaire qui voudrait les maintenir en état de soumission. Elles ne peuvent, jusqu'en 1967, posséder un carnet de chèques qu'avec l'autorisation de leur mari. Non. Ce n'est pas l'Afghanistan des talibans. C'est juste la France gaullienne empêtrée dans le XIX^e siècle. Et quand arrive 1968, les femmes vont toujours en Angleterre pour avorter. Tandis que les résidences pour étudiants sont nettement séparées

en deux, garçons et filles, avec interdiction de visites de l'une à l'autre section (le *Mouvement du 22 Mars*, préliminaire aux événements de Mai, va d'ailleurs commencer par la remise en cause de cet interdit). Dans une troisième brèche, ouverte par quelques *happy few*, s'engouffrent les signes et les idées, les attitudes et les désirs, de tout un courant psychédélique, joyeusement hédoniste, véhiculé par les hippies californiens comme par les *dandies* de King's Road. **Pink Floyd**, **Soft Machine** et **Jimi Hendrix** débarquent dans un pays où le simple fait d'être vêtu, et coiffé, en hippie entraîne une arrestation immédiate, avec éventuelle tonsure au commissariat le plus proche. Un délit d'apparence qui s'ajoute à bien d'autres, de nature à contenir un

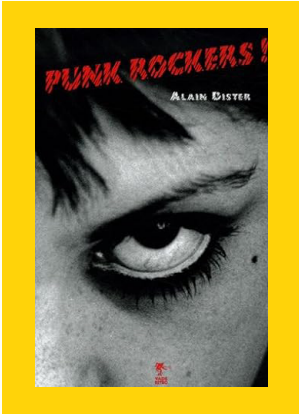
mouvement juvénile de plus en plus difficile à contrôler, sinon à réprimer. Il faut avoir le courage, ou le sens de la provocation, d'un **Jean-Pierre Kalfon** pour oser se promener dans Saint-Germain-des-Prés avec un blouson doré et une moustache verte. Regardez les photos des **Stones** ou des **Pretty Things** en 67. Regardez les images de hippies dans le quartier de Haight-Ashbury, à San Francisco, durant le *Summer of Love*. Et voyez combien les manifestants du Quartier Latin, en mai 68, ont l'air d'avoir dix ans de retard sur la marche du monde. Alors, pourquoi Mai 68 ? Parce que le ras-le bol avait dépassé la cote d'alerte, de vivre dans un pays arriéré, enlisé dans ses souvenirs moroses, un pays incapable de se mettre au diapason

des mutations agitant le monde occidental. Parce que l'on ne pouvait réprimer indéfiniment l'envie de danser et de faire l'amour. Parce que toute une génération voulait apprendre à penser, et agir librement, autant qu'être considérée en adulte. Parce que si les Anglais, les Américains, et tant d'autres pouvaient s'éclater sur de la bonne musique, il nous tardait depuis des lustres d'en faire autant. Et il y aurait des gens qui voudraient éradiquer le souvenir de cette immense fiesta qui nous a, enfin, ouvert les portes du monde moderne ?

On se demande...

— Alain Dister, mars 2008

Préface de l'ouvrage **Punk rockers**



Punk rockers !

La première fois que j'ai entendu prononcer le mot « punk », c'était en 1967, en plein *Summer of love*, à San Francisco. **Frank Zappa** en avait fait le titre d'une de ses chansons, « *Flower Punk* ». Il y était question d'un paumé qui s'en allait à « Frisco » rejoindre un groupe psychédélique. Et il allait roupiller à même le sol, aimer tout le monde et attraper des morpions. Dix ans plus tard, à Londres, le sourire niais et le bon vouloir empathique ont cédé la place au rictus et aux bousculades hargneuses des amateurs de pogo. On roupille toujours par terre, tandis que les morpions poursuivent leur petit bonhomme de chemin. Les uns et les autres, *hippies* en bataille dress des nuits froides du Haight Ashbury

et *punks* aux cuirs cloutés des boîtes de Camden Town, enfants et petits enfants de la *Beat Generation*, ont appris à vivre avec ce qu'ils avaient sous la main, frugalité qui pouvait aussi bien être un antidote contre le système et ses mirages consuméristes. N'a-t-on pas assez dit que les punks n'étaient qu'un avatar des hippies... Je n'ai pas été surpris de retrouver les mêmes gens tour à tour affublés de ces deux étiquettes par les médias. À New York surtout. **Patti Smith** en 1971 dans les couloirs du Chelsea, accompagné d'un **Mapplethorpe** couvert de bijoux et de foulards indiens : hippie. **Patti Smith** chat écorché sur la scène du CBGB en 1976 : punk. Comme chez **Richard Hell** – qui soutient, à juste titre, avoir inventé le look T-shirt lacéré, épingles à nourrice et cheveux en bataille –, c'est la poésie *Beat* qui irrigue l'imaginaire, avec son réalisme extatique, sa scansion be-bop, et la crudité de ses images empruntées au quotidien autobiographique. Du look, en fait, on s'en fiche pas mal. Voyez **Bob Quine**, guitariste des **Voidoids**... L'absence de recherche peut être perçue comme un signe d'intégrité, de juste vision. Exprimer la véritable nature de la situation - pauvreté, défonce, flicage, chômage -

est déjà une forme de provocation. L'on est punk au sens où **Lester Bangs** l'entend, iguane sacrificiel sur le tempo lourd de **Stooges** dopés par le vacarme urbain, membre du garage-band **Ramones**, défenseur d'un *straight rock'n'roll* jailli des profondeurs obscures d'un Queens infini, ou du gang **MC5** de Detroit, radicalisé par un manager fou de *free jazz*. Que l'on soit amateur de cinéma série Z ou de poésie rimbaldienne, l'on appartient à la *Blank Generation*.

Last stop, the East Village. L'assaut total contre la culture, naguère prôné par **Ed Sanders**, des **Fugs**, ce sera plutôt l'affaire des **New York Dolls**. Concasser les rôles, transgresser les discours politico-machins, réintroduire du *fun* sur le terrain déserté par les gourous de tout poil et leurs cohortes de zélotes, revenir au rock'n'roll basique. Vieille histoire, toujours revigorante. Je revois les **Dolls** à Paris, en novembre 1973. La stupeur des médias officiels, la moue dégoûtée des chroniqueurs de *pop-music* bien pensante. La tête des Parisiens quand on est allé se balader sur les Champs-Élysées, quand **Johnny Thunders** a voulu acheter des médailles de la Sainte Vierge dans la cathédrale Notre-Dame,

quand David et Sylvain se sont mis à siroter leur *Cointreau*, dans le hall d'un palace, au goulot. Et leur concert au Bataclan, devant un public assis. Eux qui avaient l'habitude de jouer parmi les danseurs, sur la scène minuscule du *Mercer Arts Center...* Mais il se passait là quelque chose d'important. **Vivienne Westwood** et **Malcolm McLaren**, habillé en *Teddy Boy* années cinquante (c'était alors un des thèmes de leur boutique *Let It Rock*, à Londres), absorbaient tout ce qu'ils pouvaient, la stratégie de rupture, la provocation, l'outrage, tout ce qui allait servir à peaufiner un concept, incarné trois ans plus tard par les **Sex Pistols**. En 1977, l'énergie des **Clash** me bouscule. Les cheveux longs, passe encore. **Joey Ramone**, après tout... Mais la moustache, non ! Dans un café de la République, **Joe Strummer** se gausse : « *Comme ça, t'as l'air de d'Artagnan !* » Exit la moustache. En fait, le flux vital du rock'n'roll nous était revenu dès les premiers concerts de **Dr Feelgood**, en 1974. La guitare mitraille de **Wilko Johnson** flinguait à tout va les derniers avachis. En ces temps lointains où les idées ne circulaient pas via Internet, où les magazines établis faisaient la fine

bouche devant les *pub-rockers* énervés, les sources d'information passaient par les réseaux *underground*, la boutique *Open Market* de **Marc Zermati**, dans le quartier des Halles, et les nécessaires voyages à Londres et à New York. Au *Dingwalls* de Camden Town, sur la micro-scène du pub *Hope-and-Anchor*, dans l'obscurité poisseuse du *Roxy*, près de Covent Garden, une génération de rockers tournait le dos à tous ces monstres engendrés par le show business pour assommer des foules passives, engluées dans la gadoue de festivals marathoniens, consommateurs béats d'une musique hypertrophiée, grandiloquente et bouffie de prétentions symphoniques. De l'autre côté de la grande mare, mon vieux *Lower East Side* n'avait pas beaucoup changé depuis le temps des *Beats*. La jeunesse pauvre allait toujours se restaurer dans les bouibouis russes et polonais. La traversée de Tompkins Square relevait du parcours du combattant, parmi les *junkies*, les *dealers*, les travestis prostitués et les sans-abris. Sur le Bowery, on enjambait les corps des épaves de la nuit alcoolisée, et au n° 315, presque à l'angle de St Marks Place, il y avait cette boîte, le *CBGB*.

Un couloir étroit bordé par un bar, avec ses néons de marques de bière. Et au fond, la petite scène au ras du public. D'un groupe à l'autre, on ne changeait pas la sono, on jouait à côté du matériel des copains.

James White (ou **Chance**, selon les jours), passait avec son groupe, les **Contortions**, juste avant les **Cramps**. Il se jetait dans la foule, cassait la figure du premier spectateur venu, se prenait une rouste, puis remontait sur scène, furibard. Assise au bord, une cigarette au bout des doigts, **Lydia Lunch** observait l'action d'un air détaché. Et puis arrivaient les **Cramps**. **Bryan Gregory** crachait sa clope sur les premiers rangs. *Fuck-off attitude...* On était loin de Paris.

En France, ça bougeait pourtant. Embarqué au début des années 1980 dans une série de reportages télé sur la vie du rock dans les provinces profondes, j'en ramenaï les images d'une résistance, souvent désespérée. Des cris dans un *no man's land* bordé par les HLM et les supermarchés. Enfants des cités ouvrières de « la Peuge », à Montbéliard, **No Fuck Bebe** s'inventait une famille, autour de guitares rétives à donner le son attendu, celui qui cogne dans la tête mais que les doigts

ignorent encore. À Bordeaux, **Camera Silens** réunit en un concert tout ce que la région, et même au-delà, pouvait compter de punks autoproclamés. À Brest, les **Kollabos** provoquaient, à deux pas de l'arsenal. Dès 1981, tout semblait acquis. Le discours anarcho-nihiliste. L'attitude *destroy*, arrogance et tunnels toxico. Le look, avec cette invention capillaire made in England - l'iroquoise plus ou moins colorée, et le blouson de cuir scotché, taggé, clouté, sculpture à porter, œuvre d'art emblématique du DIY (*do it yourself*). Le son, cri primal, grosse basse et mur de guitares. Les codes se stratifient. En 1996, pour le concert de réunion des **Sex Pistols**, ils étaient venus de partout, dans leurs plus beaux atours. Crêtes impeccables, parfois collées sur un crâne rasé (pratique : on peut changer de coiffure, donc de look, en un clin d'œil), jeans tailladés dans les ateliers de **Vivienne Westwood**, ceintures à clous rutilants, jupettes écossaises bien repassées... Derrière le pittoresque, qu'était devenue l'urgence des premiers jours ? Intégrés, les *punks* de Sa Majesté ? Comme pour toute explosion, l'onde de choc s'était pourtant répandue bien au-delà de ces archétypes. La situation

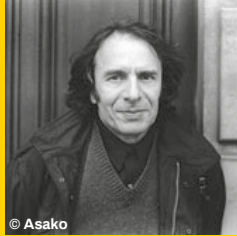
s'y prêtait, comme en 1973, lorsqu'à la suite du premier choc pétrolier, la jeunesse avait d'un seul coup découvert qu'elle n'avait plus d'avenir. Envolé, l'optimisme des années soixante. Les **Pistols** l'avaient gravé sur les fonds baptismaux du *punk-rock british : no future*. Les garçons et les filles venus en 2006 célébrer les 30 ans de l'affaire dans une salle de concert de Newcastle en étaient toujours persuadés. L'onde de choc, elle a désormais atteint les coins les plus éloignés de l'épicentre. Dans les rues de Saint-Pétersbourg, de jeunes Russes jouent à cache-cache avec les milices d'un nouvel ordre totalitaire. À Tokyo, dans une music-box du quartier de Shimoki-Tazawa, **Makoto** donne un concert en hommage à **Johnny Thunders**. Et dans le parc de Yoyogi, l'on s'invente des personnages tirés de pages de magazine, comme si tout cela, au bout du compte, n'était que du théâtre. Et si les Japonais avaient tout compris ? Et si les crêtes, les couleurs fluo, les clous, le bondage, les yeux charbonneux, les épingles à nourrice et tout le bazar n'avaient aucun sens, aucune valeur, *another trash and nothing else...* Comme une autre manière de porter un masque,

autant pour dérouter que pour conserver ses secrets, à l'abri... Une façon de jouer aussi, de s'amuser, *just for fun*, sans souci de rentabilité, de dialectique, ou de compétition. *On est juste des gens ordinaires*, me disait Mitch, devant une bière, à Newcastle. Il avait pourtant les plus belles pointes de ce festival. Accumuler les signes ou n'en arborer aucun finit par revenir au même. L'important n'est pas là. Pour Jérôme, batteur et parolier de **La Dérive des Incontinents**, le rock punk, « *c'est la musique de l'instant*. » Dans les bistros de Semur-en-Auxois, ou les concerts Barrocks parisiens, la rude simplicité de groupes teigneux comme la Dérive entretient le flux vital de l'énergie rock'n'roll. « *On est vivant maintenant, c'est ici et maintenant que ça se fait, et ce soir, on va tout vous donner, sinon on va crever. C'est une musique de pisse-petit, ça remet les choses en place, ça doit rester basique, vrai. Il y a là une honnêteté de l'instant. On calcule pas. On y va.* »

Hey, ho, let's go!

— Alain Dister, octobre 2006





SAINT-MALO **Étonnants
Voyageurs**

[www.etonnants-voyageurs.com/
dister-alain.html](http://www.etonnants-voyageurs.com/dister-alain.html)

BIBLIOGRAPHIE

Rock Critic, chroniques de Rock & Roll (1967, 1982), Castor Astral, 2007
Couleurs 60s, Édition du collectionneur, 2006
Punk Rocker, Vade retro, 2006
Greatful dead, une légende californienne, Castor Astral, 2004
The beatles, Editions 10/18, 2003 (rééd.)
Oh, hippie days ! Carnet américains 1966-1969, Fayard, 2001
Ezy Rider, en voyage avec Jimmy Hendrix, Seuil, 1998
La Beat-generation, la légende hallucinée, Gallimard, 1997
Cultures rock, Milan, 1996

ROCK CRITIC, CHRONIQUES DE ROCK & ROLL

« Ne dites pas à ma mère que j'ai fait le rock critic, elle me croyait hippie routard quelque part en Californie. Quitte à vraiment gagner sa vie, autant le faire en s'amusant. Il y a quarante ans, le rock était un territoire encore vierge, ou presque. Chance ou hasard, je me trouvais un jour de juin 1966 dans un pavillon de la rue Chaptal, au moment où se créait Rock & Folk. L'aventure pouvait commencer... Rock critic n'était pas un métier sérieux, ce qui le rendait d'autant plus attrayant. Sans compter les nombreux avantages en nature : entrer dans tous les concerts, dîner avec les stars, voyager aux quatre coins du monde... »

Les années ont passé. Rock planant, metal, punk, new wave, grunge, la fièvre ne s'est jamais éteinte. Et quarante ans après, elle brûle plus que jamais. Mais les médias ont changé. Le métier de rock critic aussi.

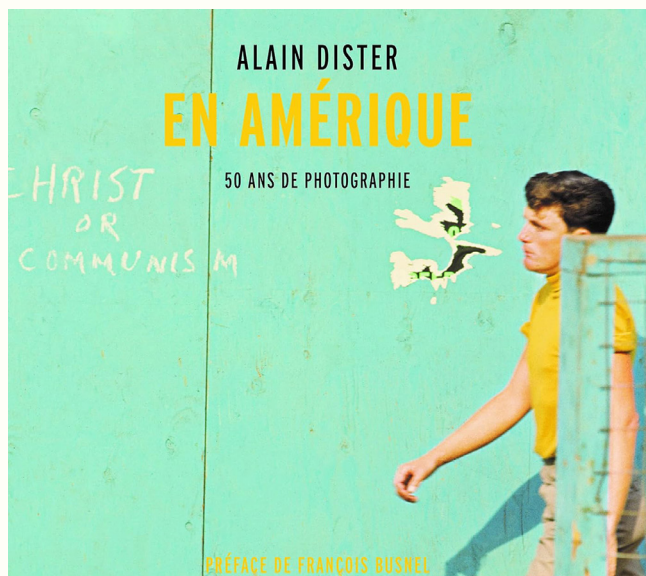
AUTOUR DE KEROUAC

Café littéraire avec Tony Cartano, Gregory Corso, Alain Dister, Brice Matthieussent, Elliott Murphy – Saint-Malo, 1991
<https://vimeo.com/45536300>

En vente chez nos amies

**EN AMÉRIQUE :
50 ANS DE PHOTOGRAPHIE**

Édition Albin Michel, 2022



Librairie Bifurcations

MARDI - SAMEDI, 10H - 19H

15 rue du Commerce, 18000 Bourges

contact@librairiebifurcations.fr

02 48 24 85 81

facebook | Instagrame

Alain Dister + les étudiant·e·s de l'ENSA Bourges

We Can Turn the World Around

PROGRAMMATION ASSOCIÉE

À LA BOX

Vernissage jeudi 18 avril à 18h
Petit-déjeuner samedi 20 avril à 10h30

DANS LA VILLE DE BOURGES

Printemps de Bourges 2024
du mardi 23 au dimanche 28 avril

AU TRANSPALETTE

Exposition collective Salut à toi
jusqu'au 5 mai
<https://antrepeaux.net/salut-a-toi/>

À L'ENSA BOURGES

TRIBUTE TO ALAIN DISTER
jeudi 30 mai de 18h à 23h

EXPOSITION DU 19 AVRIL AU 9 JUIN 2024 DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 15H À 19H

<https://ensa-bourges.fr/2024/04/04/we-can-turn-the-world-around/>

Entrée gratuite

La Box
9 rue Édouard Branly
18000 Bourges
la.box@ensa-bourges.fr
www.ensa-bourges.fr

VISITES SUR MESURE

En dehors des vernissages, des petits-déjeuners et des différents événements publics autour de nos expositions, nous pouvons vous accueillir pour une visite sur mesure, avec discussion, atelier ou expérimentation.

Nos visites sur mesure sont co-construites avec les responsables des groupes qui nous contactent. Ces visites et actions sont menées par des étudiant-e-s formé-e-s dans le cadre du Labo Pro de La Box, terrain de professionnalisation et d'expérimentation à l'échelle 1.

Quelques exemples : visites en anglais, visites et dégustations de produits locaux en partenariat avec Tourisme Territoires du Cher, visite et discussion sur le parcours en école d'art avec des collégien-ne-s et des élèves en classes préparatoires en arts plastiques, visites traduites en LSF...

Pour pré-réserver une visite en groupe
<https://vu.fr/Visite-LaBox>

Plus de renseignements auprès de
[Sandra Émonet, responsable de La Box](mailto:sandra.emonet@ensa-bourges.fr)

sandra.emonet@ensa-bourges.fr
06 07 626 338 | 02 48 69 79 95



LA BOX
GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

9 rue Édouard Branly - BP 297
18006 Bourges cedex - tél. : 06 07 62 63 38
la.box@ensa-bourges.fr - www.ensa-bourges.fr



PREFET
DE LA RÉGION
CENTRE-VAL
DE LOIRE | Direction régionale
des affaires culturelles

Liberté
Égalité
Fraternité





IMAGE Concert Hubert-Félix Thiéfaine, Rouen, mai 1983,
Alain Dister (Nég 737-12A) **GRAPHISME** eunsoo@pm.me
COORDINATION Sandra Emonet, responsable de La Box